

**Couvent de l'Annonciation**  
**Dimanche 25 mai 2008 – Solennité de la Fête-Dieu**  
Prédication du fr. Yves Combeau

*Je n'écris jamais mes prédications. Voici néanmoins la trame de cette prédication – Fr. Y. C.*

Je n'ai pas connu la Fête-Dieu : je suis né après 1968. Toutefois, un homme de mon âge peut avoir des « expériences » eucharistiques. J'en raconterai deux.

La première : le catéchisme et la profession de foi dans une paroisse plutôt mondaine de l'ouest de Paris. On est au milieu des années 1980. Plus de bancs : de la moquette. Au milieu, un panier et du pain. Le prêtre, Gérard, que nous surnommions « Appelez-moi-Gérard ». Le mot « eucharistie » et le mot « communion » sont bannis : il n'est question que de partage, du pain du partage, de la solidarité avec les peuples opprimés. Gérard est entraînant, l'ambiance très chaleureuse. L'enfant que je suis enregistre avec sérieux : l'eucharistie, c'est le pain du partage, il signifie qu'on doit partager, qu'être chrétien c'est partager. Et c'est tout.

Dix ans plus tard. Jeune chrétien sérieux et traditionalisant (si j'ose inventer ce mot), je fréquente les adorations de Montmartre. Ici, on dit « monsieur l'abbé », l'ostensoir date de Napoléon III et le Saint-Sacrement est quelque chose de sacré, de lointain, de mystérieux et de formidable. L'éloignement de l'autel, l'étrangeté du rite, l'ambiance nocturne de la basilique, tout concourt à entourer de mystère et de respect l'hostie presque transcendante qui luit là-bas, dans le soleil de vermeil.

Deux expériences profondes, mais insatisfaisantes à la longue et incompatibles entre elles. De ce contraste naît ce que je dirais aujourd'hui, modestement, de l'eucharistie.

L'eucharistie est un des « testaments », un des héritages que le Christ nous a expressément laissés avec l'ordre d'en user : « Faites ceci... » Mais à la différence du bain d'eau, de l'onction d'huile ou de l'imposition des mains, l'eucharistie a été très déroutante pour les témoins qui, dans l'Évangile, sont justement scandalisés. Les prophètes oignaient et imposaient les mains ; la traversée de l'eau est un des signes les plus anciens d'Israël, mais le repas est plus inattendu.

Certes, Jésus a habitué ses disciples à l'importance du repas commun, du partage. Le repas de la communauté est un des propres de Jésus et, en cela, « Gérard » n'avait pas tort.

Mais ce qu'il y a marqué dans le texte de saint Jean est plus déroutant que cela. Le Christ dit : ce pain est ma chair. Plus exactement, « ma viande ». Car le mot grec, *sarx*, est bien le terme vulgaire pour « viande ». Et plus loin : « ... celui qui me mangera ». En des termes simples et crus, Jésus nous propose... de manger du Jésus ! Proposition scandaleuse que le tabou du sang redouble. Manger du Jésus ! Que veut donc dire le Christ par cette parole ?

Restons au ras du texte : ce que je mange, mon système digestif l'assimile, de sorte que l'aliment devient ma propre chair. Mon corps est fait de ce qu'il mange. Mais ce qu'il mange le transforme. Manger du Jésus, c'est assimiler Jésus, transformer notre chair en chair du Christ. Ce que le Christ déclare : « Celui qui mange ma chair et mon sang, il demeure en moi, et moi, Je demeure en lui », avec ce mot très fort qu'est « demeurer ». Communier au Saint-Sacrement n'est pas seulement recevoir Jésus et l'avoir en soi comme un contenant un contenu — comme, avais-je déduit d'une leçon de catéchisme par ailleurs fort bien faite, un autocar ses passagers —, c'est devenir Jésus.

L'eucharistie est un acte christique : elle nous transforme, peu à peu, en Christ. Notre chair et la chair du Christ sont rendues communes. De même chair, nous sommes donc frères de Jésus. Le thème de la fraternité a, comme celui du pain eucharistique, subi à la fin du XX<sup>e</sup> siècle de regrettables affaiblissements. Il ne s'agit pas du tout d'une fraternité de sentiment, une fraternité de bienveillance mutuelle, une fraternité sociologique. Il s'agit d'une fraternité et mystique et physique. Et c'est parce que nous sommes rendus frères du Christ que nous gagnons le titre précis et glorieux de fils et filles de Dieu. Jésus nous fait ses frères, et par là, il nous fait fils de Dieu. Avec la même dignité que la sienne, exactement. Et rien de moins.

Cette importance cruciale du sacrement de l'eucharistie, sacrement qui « christifie » — les orthodoxes diraient « divinise » — explique et justifie l'extrême respect, l'extrême sacralité des adorations eucharistiques, à Montmartre et ailleurs. Derrière l'affirmation identitaire d'un clergé montmartrois qui avait certainement peu d'appétence pour la baguette-moquette d'un « Gérard », il y avait donc le sentiment juste que l'eucharistie, bien au-delà du partage (bien que la dimension tout horizontale du partage en fasse partie) est un sacrement, comme tous les sacrements, qui nous relie à Dieu, qui nous fait devenir comme le Christ, qui nous divinise.

Devenir comme le Christ, c'est-à-dire comme lui guérir, relever, pardonner, nourrir, consoler et en définitive sauver notre prochain. Devenir tout foi, tout charité, tout espérance, jusqu'à la sainteté, qui est autre que la dignité divine, car ce qui est saint est ce qui est divin, comme le *Sanctus*, parmi bien d'autres textes, nous le rappelle.

Le chemin de divinisation est long, lent. Nous sommes épais, notre péché nous marque, notre foi est mince. Mais il est certain. Communier au corps et au sang du Christ est devenir le Christ ; en cela la Fête-Dieu est une des plus grandes qui soient.

*Fr. Yves Combeau o. p.*